

moins possible ! Quoique cela allonge de beaucoup notre chemin, nous cotoierons les bords de la rivière de l'Artibonite.

Le chevalier essaya, dans son impatience de revoir Fleur-des-Bois, de combattre la résolution du boucanier ; ce fut peine perdue : Barbe-Grise persévéra dans sa prudence.

Il y avait environ cinq heures que les trois hommes s'étaient engagés dans le désert, et le soleil commençait déjà à disparaître, lorsque Barbe-Grise, qui marchait en avant, s'arrêta court et parut écouter avec attention.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda de Morvan en le rejoignant.

— On vient de tirer deux coups de feu, répondit le boucanier.

— Et d'après vous, cela signifie ?

— Rien encore, cela m'annoncé seulement que la savane n'est pas solitaire ; or, comme de tous les animaux l'homme est certes le plus cruel et le plus féroce, il faut nous tenir sur nos gardes.

— M'est avis, dit Alain, que nous devrions rebrousser chemin. Se donner des coups sans profit, c'est bête !

Le boucanier haussa les épaules et continua d'avancer sans répondre. Barbe-Grise aimait, certes Fleur-des-Bois, et le sacrifice momentané qu'il lui faisait de sa haine nationale était la meilleure preuve qu'il pût lui donner de son affection ; toutefois, du moment où, malgré sa prudence, il se trouva devant la perspective d'une rencontre avec les Espagnols, ses instincts de boucanier se réveillèrent avec une force irrésistible, qui domina en lui tout autre sentiment.

Quoique son calme fût le même, une rougeur à peine imperceptible se mêla au hâle de son visage ; son regard, ordinairement terne et insignifiant, s'anima, un sourire de contentement passa sur ses lèvres, et il se mit à caresser instinctivement de sa main osseuse le long canon de son fusil.

Bientôt de nouvelles détonations, — cette fois parfaitement distinctes, — arrivèrent, portées par le vent, aux oreilles des trois compagnons de voyage.

— Eh bien ! demanda de nouveau de Morvan, tout en amorçant la carabine que lui avait donnée Montbars.

— Eh bien ! ce sont heureusement des amis répondit Barbe-Grise avec un soupir de regret.

— Des amis !. . . qui vous le donne à supposer ?

— Croyez-vous donc qu'il soit possible de se tromper à la voix d'un Brachie ou d'un Gélin ! Ce sont des Frères-la-Côte qui chassent.

En effet, une demi-heure s'était à peine écoulée, que les voyageurs atteignaient un *boucan* improvisé aux bords de la rivière de l'Artibonite.

XII

De Morvan, qui jamais encore n'avait vu de boucan, regarda avec une curiosité extrême l'informe et grossière construction connue sous ce nom.

C'était une espèce de loge d'environ trente pieds de long sur vingt de large, recouverte de *tuches* ou queues de palmistes formant l'éventail. De cette loge s'échappait, avec une fumée épaisse, une odeur extrêmement désagréable.

Barbe-Grise entra aussitôt dans le boucan ; le chevalier le suivit.

Tout autour du boucan, des lanières en chair de sanglier, suspendues à des bâtons attachés en travers, enisaient, ou, pour mieux dire, se boucanaient au feu d'un brasier circulaire allumé par terre. Ce brasier, alimenté avec des os et des peaux de sanglier, produi-

sait une fumée tellement épaisse, que de Morvan fut obligé de sortir presque aussitôt.

— Pourquoi donc demanda-t-il à Barbe-Grise, vos collègues ne se servent-ils pas de bois seulement pour leur feu ?

— Parce que le sel qui se dégage de ces peaux et de ces os s'attache à la viande et lui donne une grande saveur. Ma foi, je ne suis pas fâché d'avoir rencontré des frères... Rien ne repose de la fatigue d'une longue marche comme de manger un morceau de sanglier boucané... Voulez-vous que j'ordonne à l'engagé de nous servir tout de suite notre repas ?

— De quel engagé parlez-vous ? . . .

— Mais de celui qui est de garde dans le boucan.

— Quoi ! il y avait un homme dans cette loge ? Je ne l'ai pas aperçu. Comment fait donc ce malheureux pour pouvoir supporter une pareille atmosphère sous-mourirasphyxiée ?

— L'homme, quand il est dominé et guidé par une volonté ferme, s'habitue à tout, répondit tranquillement Barbe-Grise. Nous avons une façon d'élever nos *engagés* qui les endurent à la fatigue et les rend propres à tout ce que nous voulons d'eux . . .

— Quelle est cette façon ?

— D'exercer continuellement leur force, de les nourrir très-bien et de leur casser la tête d'un coup de mousquet quand ils hésitent à nous obéir !

Une demi-heure à peine après l'arrivée des trois voyageurs au boucan, les Frères-la-Côte revinrent de leur chasse. La présence de Barbe-Grise parut leur être fort agréable et leur causer un sensible plaisir.

Depuis quand donc fréquentez-vous ces parages ? leur demanda le père de Fleur-des-Bois.

— Depuis quinze jours. Nous nous sommes réunis au nombre de dix pour explorer les bois qui bordent la rivière de l'Artibonite, et jusqu'à présent nous n'avons pas eu à nous plaindre. Nous avons abattu près de trois cents taureaux sauvages, sans compter un nombre double de sangliers ! Demain soir, nous devons lever le camp, et nous enfoncer plus avant dans la savane. Tu viens sans doute te joindre à nous ? . . .

— Non. Je suis en voyage.

— Seul ? demanda un boucanier avec un étonnement marqué.

— Pas précisément, ces deux jeunes gens m'accompagnent, répondit Barbe-Grise en désignant de Morvan et Alain.

— Traverser à trois la savane, c'est trop tenter le sort, dit le boucanier. — Crois-moi, Barbe-Grise, si tu tiens à arriver sain et sauf reste avec nous jusqu'à après-demain matin. Il y a une compagnie espagnole qui rôde, avec de mauvais desseins, dans les environs. Après-demain nous devons justement nous diriger du côté de ton habitation : de cette façon, tu n'auras pas de danger à courir !

Les autres boucaniers présents à cette conversation appuyèrent avec tant de force l'avis de leur compagnon, que Barbe-Grise dut céder ; il savait que les Frères-la-Côte n'étaient pas gens à s'intimider de peu, et dans leur bouche le mot danger signifiait une mort à peu près inévitable.

De Morvan, vivement contrarié de ce retard, s'y opposa de toutes ses forces ; mais il lui fut impossible de vaincre la résolution de Barbe-Grise, qui se contenta de lui répondre :

— Jeanne a trop besoin de votre présence pour que je risque inutilement de vous faire tuer. C'est bien le moins qu'après m'être si fort dérangé pour aller vous chercher ; je vous conserve encore vivant ! . . .

Le chevalier voyant qu'il n'avait pas à espérer de venir à bout de l'obstination de Barbe-Grise, tourna toute son attention sur

les boucaniers, afin de se distraire des tristes pensées que ce retard si nécessaire éveillaient dans son esprit.

Ces intrépides et infatigables chasseurs ressemblaient à ceux qui, lors de son arrivée devant l'île de la Tortue avec Montbars, étaient montés à bord du navire. Une grande cordialité et un ton de franchise extrême régnaient entre eux : il y avait aussi dans leur maintien quelque chose de grave et de sérieux qui surprit le jeune homme : les boucaniers lui parurent être, sous le rapport moral, de beaucoup supérieurs aux flibustiers proprement dits : il ne se trompait pas.

Avant de procéder à l'opération si agréable pour eux du souper, les boucaniers brochèrent les peaux de taureaux, produit de la chasse du jour, et que leurs engagés ou serviteurs avaient rapportées. Brocheter un enir, c'était l'étendre d'abord sur la terre, le côté écorché exposé à l'air, puis l'attacher ensuite tout autour au moyen de soixante-quatre chevilles qui le tenaient fortement tendu, en enfin de le frotter avec de la cendre mêlée de sel.

Ce travail terminé, le souper commença.

Du fond d'une chaudière, le seul ustensile de cuisine que les boucaniers emportaient dans leurs expéditions, un engagé retira, au bout d'un morceau de bois pointu, un énorme filet de vache qui cuisait à l'étonné depuis le matin. Une fois cette pièce de résistance déposée sur une *tuche* de palmiste, le serviteur versa dans une vaste calebasse la graisse bouillante qui se trouvait au fond de la chaudière, puis il exprima dans cette sauce naturelle le jus de plusieurs limons et y jeta une poignée de piments hachés : cela se nommait une *pimentade*.

Les boucaniers, armés de leurs couteaux et d'une brochette de bois, — invention qui remplaçait la fourchette, — s'assirent en rond autour de l'énorme quartier de viande, qu'ils se mirent à attaquer avec vigueur. Leur appétit à moitié satisfait, ils passèrent à un morceau de sanglier boucané.

Alain, à la vue de la couleur rosée de cette viande préparée d'une si singulière façon, à l'arôme agréable qu'elle exhalait, à son goût exquis, ne put retenir un cri d'admiration et de joie. Le fait est que ce mets était réellement délicieux.

Le repas achevé, les boucaniers allumèrent leurs pipes et firent place à leurs engagés ; puis, pendant que leurs serviteurs se restauraient, ils établirent un but et se mirent à tirer au blanc.

De Morvan fut abasourdi de leur merveilleuse adresse, qui lui expliqua parfaitement la crainte qu'ils inspiraient aux Espagnols.

Enfin la nuit venue, chaque boucanier se retira, soit seul, soit avec son matelot, dans une tente en toile, que son engagé avait dressée pendant que lui se divertissait à la cible.

Les serviteurs et les chiens se couchèrent à l'entour des tentes : des sentinelles, relevées de deux heures en deux heures, veillaient à la sûreté du campement.

Le lendemain, au point du jour, un peu avant quatre heures, tout le monde fut debout, et l'on se mit en chasse. Il s'agissait de faire une nouvelle battue dans le bois qui bordait la rivière. De Morvan, vivement intéressé par ce spectacle si nouveau pour lui, se mit à la suite d'un des plus experts et des plus fameux dans son art. Ce chasseur, qui se nommait Desrosiers, possédait six engagés et une meute de vingt-cinq chiens.

(A suivre.)